

Libretto

AVENTURES
MERVEILLEUSES
DE
HUON
DE BORDEAUX

Traduit de l'ancien français et préfacé par
GASTON PARIS

Aquarelles de
MANUEL ORAZI
réalisées en 1898

Libretto

© Libella, Paris, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-474-8

PRÉFACE

La chanson de geste de *Huon de Bordeaux*, dont j'offre au public un « renouvellement », est de la fin du XIII^e siècle¹. Elle a été composée en Picardie, ou plutôt en Artois, par un poète dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous et qui ne songeait guère à la postérité. Il voulait simplement amuser ses contemporains, et il y a certainement réussi, puisque après sept siècles il nous amuse toujours. Il est un des premiers qui aient combiné les éléments merveilleux des contes venus de Bretagne ou d'Orient avec la matière sévère des vieux poèmes purement nationaux. Chanson de geste veut dire « chanson d'histoire », et en effet ces chansons – où il faut voir non de courtes compositions lyriques, mais de véritables poèmes épiques – n'étaient à l'origine que l'histoire en langue vulgaire à l'usage de ceux qui ne savaient pas le latin, réservé aux clercs. Notre poème lui-même a une base historique : il est probable que l'aventure d'un Huon, fils du duc Seguin de Bordeaux, obligé – sous Charles le Chauve et non sous Charlemagne – de s'exiler en Italie pour avoir tué un comte dans le palais même de l'empereur, s'était mêlée avec celle d'un autre personnage, qui avait tué, lui, en état de légitime défense, le jeune roi Charles, fils de ce même Charles le Chauve, et qui dut également passer les Alpes. L'histoire

1. Entre 1260 et 1268.

ainsi constituée avait un caractère sérieux et même austère : notre poète l'a complètement transformée, d'abord en rejetant dans un Orient imaginaire et fantasque la scène des aventures de son héros, mais surtout en y introduisant le personnage d'Auberon avec tous ses enchantements. Il paraît l'avoir emprunté à une tradition d'origine germanique : on retrouve Auberon dans un poème allemand du XIII^e siècle où il s'appelle Alberich, est roi des nains, et joue auprès du jeune Ortnit, cherchant aventure en Orient, un rôle très analogue à celui qu'il joue chez nous auprès de Huon. Mais notre « trouveur » a donné à son roi de Féerie un charme qui est bien à lui et dont la douce magie a su gagner les cœurs fort au-delà du cercle d'auditeurs auquel songeait le vieux poète français. À travers les transformations des idées, des sentiments, des mœurs et des littératures, la figure du « petit roi sauvage » aux longs cheveux d'or, au visage d'enfant « plus beau que le soleil en été » – mélange exquis de force et de grâce, de puissance et de bonté, de majesté et de malice –, a gardé tout son attrait et toute sa fraîcheur. Après avoir enchanté la France pendant quatre siècles, elle a plu à Spenser et à Shakespeare, elle a inspiré Wieland et Weber, et elle est capable de ravir encore l'imagination curieuse des poètes et l'âme naïve des enfants. Je souhaite qu'elle n'ait pas trop perdu de son prestige dans la forme nouvelle où elle se présente aujourd'hui.

Elle n'est pas d'ailleurs la seule qui mérite de plaire dans l'heureuse création du vieux conteur féodal. Par ses charmantes qualités, et même par ses excusables défauts, Huon n'est guère moins attrayant. C'est un type absolument français, avec son courage aventureux, sa loyauté à toute épreuve, sa générosité confiante, et aussi son étourderie, son imprudence, et cette « légèreté de cœur » que lui reproche Auberon et qui cause ses malheurs sans lui enlever notre sympathie. L'empereur Charlemagne, dans sa tyrannie capricieuse, conserve de la grandeur ; le duc Naimés nous gagne le

cœur par son inébranlable attachement à la justice ; le vieux Géreaume nous plaît par sa prud'homie, et Esclarmonde, devenue chrétienne, rachète par sa fidélité la brusquerie un peu trop « païenne » de ses débuts en amour. Les figures de second plan – comme celles du traître Amauri, du brutal et crédule Charlot, du bon abbé de Saint-Denis, du perfide Gérard, du noble Garin de Saint-Omer, du déloyal Eudes, des insolents géants Orgueilleux et Agrapart, du brave Estrument et des autres – sont toutes marquées d'un trait rapide, mais net, qui leur donne une physionomie distincte et grave dans la mémoire chaque citoyen de ce petit peuple héroï-comique. Seuls les compagnons emmenés de Paris par Huon sont restés à l'état de simples comparses, muets et à peu près inutiles.

Mais le principal attrait du poème est peut-être le récit lui-même, l'enchaînement facile et bien suivi des aventures dont il se compose. Il ne faut pas chicaner le poète sur les vraisemblances, lui demander, par exemple, comment il se fait que son voyageur rencontre dans le monde entier des parents ou des amis ; la naïveté même de ce procédé finit par nous amuser, et quand il rencontre, sur un rivage désert, entre les villes, inconnues aux géographes, de Monbranc et d'Aufalerne, un vieux ménestrel, nous sommes presque désappointés en voyant qu'il n'est pas son cousin germain. Une fois qu'on a fait au conteur, sur ce terrain et sur quelques autres, les concessions que ne lui marchandait pas la crédulité de ses contemporains, on reconnaît que son œuvre est bien composée et, du commencement à la fin, soutient, renouvelle et accroît l'intérêt. Les trois parties entre lesquelles elle se distribue naturellement se correspondent bien et se font un heureux équilibre. La première est purement féodale et française ; la deuxième nous transporte dans le monde oriental et introduit le merveilleux avec Auberon ; dans la troisième les éléments de chacune des deux premières se fondent pour aboutir à un dénouement harmonieux, habilement mêlé

d'angoisses et de sourires. Chacune des aventures en elle-même pique et satisfait la curiosité et provoque, chez des lecteurs à l'âme simple, la surprise et l'émotion. C'est d'abord l'agression de Charlot et la grave blessure de Gérard, puis la scène vraiment épique du palais, où le corps de Charlot est inopinément apporté à son malheureux père ; ensuite le combat judiciaire où on tremble pour les jours de Huon, et enfin la sentence imprévue de Charlemagne, où apparaît déjà le fantastique qui va remplir la deuxième partie. Dans celle-ci, après l'éblouissante et inquiétante apparition d'Auberon, nous avons d'abord les deux épisodes de la ville de Tormont et du château de Dunostre, peu nécessaires, si l'on veut, à l'action, mais qui, agréables en eux-mêmes, servent à mettre en lumière les divers aspects du caractère de Huon et l'efficacité merveilleuse du cor et du hanap d'Auberon. Vient ensuite l'aventure centrale – l'exécution de l'étrange message de Charlemagne – dans laquelle notre héros montre à la fois son courage et sa légèreté accoutumés. L'amour d'Esclarmonde, la ruse un peu bien grosse du vieux Géreaume, la défaite d'Agrapart, le pardon d'Auberon et le départ triomphal pour la France terminent la hasardeuse mission de notre héros de la façon la plus heureuse du monde. Mais, par la faute de Huon, les péripéties recommencent : voilà nos deux amants séparés l'un de l'autre et de leurs compagnons, et pour arriver à la réunion finale il faudra encore bien des aventures, dont la plus piquante est l'engagement de Huon comme valet du vieux ménestrel, avec l'épisode, inutile mais gai, du jeu d'échecs. Enfin la troisième partie nous présente une catastrophe tout à fait inattendue causée par la déloyauté de Gérard : nous ne voyons plus aucun salut pour Huon et Esclarmonde, quand l'intervention d'Auberon les sauve et fait triompher, dans une scène à la fois grandiose et plaisante, la justice et nos sympathies. Assurément une telle composition fait honneur à celui qui l'a conçue.

La façon dont il l'a mise en œuvre ne lui en fait pas moins, si on tient compte des conditions spéciales dans lesquelles il travaillait. Il ne s'adressait pas à des lecteurs, qui peuvent réfléchir sur ce qui est soumis à leur attention; il destinait son œuvre à être chantée dans les châteaux et sur les places publiques, devant des barons ou des bourgeois ne demandant à la chanson du «jongleur» ambulant qu'une heure de facile passe-temps. Il n'attachait pas de prix à la sobriété de la forme, à la beauté du style, ou à la valeur choisie des mots. Il enfilait les longues suites de ses «laisses» sur la même rime sans se faire le moindre scrupule d'employer, pour obtenir cette rime, les formules banales qui composaient depuis longtemps le matériel roulant de ce genre de composition, et dont la répétition ne choquait pas plus les auditeurs que celle des modulations de vielle dont le jongleur les accompagnait. Aussi son récit est-il prolix et chargé d'inutilités et de redites; il présente, dans les descriptions, dans les combats, dans les discours, des longueurs qui, apparemment, ne déplaisaient pas au XII^e siècle, mais qui fatigueraient au XIX^e; enfin il n'est pas exempt de négligences, d'inadvertances, de petits oublis et même de contradictions. Mais il est toujours animé, vif, plein d'entrain et de mouvement; il abonde en tournures heureuses, en expressions trouvées: on sent qu'en écrivant ce poème l'auteur s'est amusé tout le temps, et c'est ce qui fait que son poème nous amuse encore. Il a suffi de suppressions assez largement pratiquées et de quelques discrètes retouches pour pouvoir le présenter aux lecteurs contemporains tel à peu près, moins l'agrément des vers, que l'ont connu leurs aïeux du Moyen Âge. Puissé-je n'en avoir pas trop effacé la saveur franche, la grâce alerte et l'allure primesautière!

Je destine ce renouvellement de *Huon de Bordeaux* à la jeunesse française, et cette destination m'a imposé quelques autres retouches, d'ailleurs de bien peu d'importance. Je

serais très heureux si, grâce à mon modeste travail – auquel j'ai pris, je le crois bien, autant de plaisir que le vieux poète en avait pris au sien –, cette charmante et toute française histoire retrouvait auprès de nos enfants la vogue dont elle a joui jadis auprès de nos pères. Ceux-ci étaient, au regard de nous, enfants par bien des côtés, et c'est pour cela que leurs poèmes, comme ceux de la Grèce homérique, sont si bien faits pour charmer encore de jeunes imaginations, peu difficiles en fait de vraisemblance, peu soucieuses de réalisme, peu curieuses de psychologie raffinée, et qui dans les histoires aiment surtout les caractères tranchés, les sentiments généreux, les aventures merveilleuses, les péripéties émouvantes, et veulent finalement le triomphe de la bonne cause et le châtement des méchants. Nos jeunes lecteurs trouveront tout cela dans *Huon de Bordeaux*, et, si je n'ai pas trop défiguré l'œuvre du vieux maître, ils y trouveront en outre les qualités les plus aimables de notre littérature de tous les temps : la bonne humeur, la vivacité, la grâce, la légèreté, enfin ce je-ne-sais-quoi de si particulièrement français qui a fait, depuis l'origine, le charme inimitable de nos conteurs en prose et en vers, comme de nos auteurs de comédies et de romans. *Huon de Bordeaux* appartient à notre veine la plus franchement nationale, et aujourd'hui, où cette veine ne coule pas précisément avec abondance, il ne me déplairait pas qu'il pût la rafraîchir et contribuât à la renouveler.

GASTON PARIS

PROLOGUE

Seigneurs, écoutez : que le Dieu de gloire qui nous a faits à Son image vous bénisse ! C'est une bonne chanson, qui parle de nobles hommes, du vaillant roi Charlemagne et de Huon qui tant fut preux, et d'Auberon, le petit roi sauvage qui passa toute sa vie dans les forêts. Cet Auberon, qui avait tant de puissance, sachez qu'il était fils de Jules César, celui qui a fait faire à Constantinople ces grandes murailles qu'on voit encore, qui vont jusqu'à la mer et qui durent sept lieues. Jules César avait pour femme une dame très belle et très savante, qui s'appelait Morgue, et qui était fée. C'est elle qui fut la mère d'Auberon le forestier ; ils n'eurent pas d'autres enfants en toute leur vie. Vous allez entendre une noble chanson : cessez le bruit et faites le silence.

PREMIÈRE PARTIE

LA COUR DE CHARLEMAGNE

C'était à la fête de la Pentecôte : Charles au fier visage tenait sa cour à Paris ; autour de lui, avec les Français, il y avait des Picards et des Brabançons, des Flamands et des Hennuyers, des Bourguignons, des Lorrains, des Angevins, des Bretons, des Bavaois, des Allemands et plus de trois mille Anglais. Du Cambrais et de l'Artois il y avait bien des bacheliers légers, qui auraient volontiers frappé sur les païens. Le roi a fait dresser sa grande table, il s'assied au manger, les onze pairs autour de lui ; la place du douzième était vide. C'était celle de Huon, l'enfant de Bordeaux, dont je veux vous parler. Plus de cent bouteillers servent à table, plus de cent dépenriers distribuent les denrées ; on ne peut compter les riches mets qu'on sert, on ne peut mesurer l'hypocras et le vin vieux qu'on verse.

Quand on eut assez bu et mangé, les écuyers ôtent les nappes ; le roi interpelle ses barons et ses chevaliers.

— Seigneurs, dit Charles, faites silence et écoutez-moi. Il y a soixante ans que j'ai été fait chevalier : je suis vieux et cassé, mes cheveux ont changé de couleur, le corps me tremble sous ma fourrure d'hermine. Je vous le demande au nom de Dieu, faites un roi qui gouverne avec moi et m'aide à garder le fief de France.

— Sire, dit le vieux Naimés de Bavière, au nom du ciel, ne tenez pas un pareil langage ! Que vous soyez à Reims ou à

Saint-Omer, ou au bourg d'Orléans, ou à Paris dans votre palais seigneurial, prenez toutes vos aises et faites-vous servir : nous vous aiderons à gouverner votre terre, nous défendrons le fief de France ; quand vous resteriez quarante ans couché, vous seriez partout craint et redouté. Ne vous inquiétez pas ; gardez votre royaume.

– Naimes, dit Charles, vous perdez vos paroles : cette couronne d'or est trop lourde pour ma tête. Nobles chevaliers, je vous en requiers, faites un roi.

– Sire, dit Naimes, j'en ai grand deuil ; mais puisque c'est votre plaisir, aidez-nous de vos conseils à choisir le roi qui maintiendra le fief.

– Barons, dit Charles, qui élieriez-vous si vous laissiez de côté le fils que m'a donné ma femme, l'enfant Charlot ? Il m'est né quand j'étais bien vieux déjà, et je l'aime tendrement, bien que je connaisse ses défauts.

À ce moment voilà Charlot qui entre dans la grande salle du palais, tenant un épervier sur son poing. Il était jeune et de grande beauté.

– Barons, dit Charlemagne, voici certes un beau chevalier ; c'est grande pitié qu'il ne me serve pas mieux et qu'il ne m'aide pas à gouverner ma terre. Mais il s'amendera, je l'espère, et je vous demande, au nom de Dieu, de le faire roi, car, vous le savez, c'est lui qui est l'hoir de France.

Comme il disait ces paroles, un mauvais traître se leva du milieu des barons. C'était Amauri de la Tour de Rivier. Il s'avança près du roi, l'air courroucé. Du discours qu'il commença là, il vint grand mal à la douce France.

– Sire, dit Amauri, vous faites un grand péché : vous donnez à votre fils à gouverner une terre où vous n'êtes ni aimé ni craint. Je sais une ville, qui n'est pas bien loin d'ici, où celui qui voudrait se réclamer de vous, on lui ferait trancher tous les membres.

– Eh ! Dieu ! quelle est cette ville ? dit Charles au fier visage.

– C’est Bordeaux, dit Amauri. Le duc Seguin est mort il y a bien sept ans ; il a laissé deux mauvais héritiers, Huon et Gérard, deux insolents garçons, qui ne vous reconnaissent ni ne vous servent. Empereur, prenez un parti : donnez-moi de vos chevaliers ; j’irai à Bordeaux avec des gens de mon lignage, je prendrai ces deux rebelles et je vous les amènerai à Paris, où vous pourrez les faire pendre.

– Je l’accorde volontiers, dit le roi.

– Sire, dit Naimés, vous avez grand tort : vous écoutez trop facilement les mauvaises paroles. Ce sont deux enfants, sachez-le ; leur terre leur donne beaucoup d’occupation : s’ils ont oublié leur devoir, c’est par étourderie. Le duc Seguin leur père (Dieu ait pitié de son âme !) vous aimait sincèrement et vous a rendu de grands services.

– Il avait raison, dit Charles, s’il me servait volontiers. Il en tirait un beau revenu. Trois jours dans l’année, il avait droit d’emporter le relief de ma table, le jour de Pâques, à la Pentecôte et à Noël, et ce qu’il emportait, ce n’était pas peu de chose : c’étaient les grandes écuelles et les hanaps d’or et d’argent, et les belles nappes et les couteaux d’acier. Il pouvait bien se vanter que le relief de ces trois jours lui valait trois mille livres. C’était le fief qu’il avait, et voici ce qu’il rendait en échange. Quand je voulais chevaucher contre mes ennemis et que je le mandais par mes lettres scellées, il venait à mon aide avec dix mille chevaliers qu’il entretenait. Je n’y mettais pas du mien un denier vaillant, si ce n’est que, le soir, je fournissais l’avoine aux chevaux.

– Eh bien ! sire, dit Naimés, en souvenir du père, ne soyez pas injuste pour les fils. Mandez-les à votre cour, et s’ils viennent, recevez-les bien.

– Certes, dit Charles, très volontiers. Je leur enverrai deux nobles messagers.

– Sire, grand merci, dit Naimés. Huon et Gérard, sachez-le, sont mes neveux.

– Naimés, dit Charles, je les en aime davantage.

Quand Amauri entendit ces discours, sachez qu’il en eut grand dépit.

– Engerran et Gautier, dit Charles, ne perdez pas un instant : prenez de l’or et de l’argent et autant de gens qu’il vous en faudra, sellez vos chevaux et allez-vous-en droit à Bordeaux. Dites à la duchesse qu’elle m’envoie ses deux enfants, Huon et Gérard, et qu’elle sache que s’ils viennent tout de suite, je les recevrai bien ; s’ils ne viennent pas, je leur enlèverai leur fief et je les châtierai sévèrement.

Les messagers s’inclinent et sortent.

Ils font seller leurs palefrois, ils montent, et jusqu’à Bordeaux ils ne s’arrêtent pas. Ils entrent dans la ville à l’heure du dîner, ils vont droit vers le palais, ils descendent de leurs chevaux et montent dans la salle. Ils trouvent la dame encore assise au manger ; à côté d’elle est son fils aîné ; Gérard, le plus jeune, fait gorge à un faucon de l’aile d’un pluvier.

Les messagers s’approchent, ils parlent sans crainte :

– Que Dieu sauve et garde la noble duchesse, et ses enfants et tous ses chevaliers, de par l’empereur Charles de France !

La dame l’entend : elle se lève, elle les serre tous deux dans ses bras.

– Soyez les bienvenus ! dit-elle. Comment se portent mon seigneur Charles au fier visage, et le duc Naimés aux cheveux blancs, et les barons de France et tous les chevaliers ?

– Très bien, dame, répondent les messagers. Le roi vous mande qu’il est fort irrité contre vos fils, qui ne daignent pas venir à sa cour et faire leur service dans son palais. Des traîtres ont excité le roi contre eux et veulent qu’on leur enlève leur fief. Charlemagne vous ordonne de les lui envoyer, et s’ils ne viennent pas, il leur en arrivera grand mal.

La dame l’entend, elle en a le cœur serré.

– Enfants, dit-elle, si Dieu n’y pourvoit, vous avez perdu votre terre.

– Dame, dit Huon, le tort est à vous qui ne nous avez pas bien instruits. Vous êtes notre mère, vous auriez dû nous mieux conseiller. Nous devons servir Charlemagne ; nous avons manqué à notre devoir.

– Ne vous découragez pas, disent les messagers ; le duc Naimés a si bien fait qu’il a adouci le cœur du roi.

– Dieu, dit la dame, je te remercie ! Le duc Naimés est un vrai prud’homme ; le duc Seguin l’aimait de cœur et il était son cousin. Ah ! Seguin, que le Dieu de gloire ait pitié de ton âme ! Seigneurs, dit-elle aux messagers, je vous prie de vous reposer cette nuit dans mon palais : je vous y ferai avoir toutes vos aises, et au matin vous pourrez vous en retourner.

– Grand merci, dame, mais nous ne pouvons nous arrêter : il nous faut aller porter votre réponse. Que dirons-nous à l’empereur ?

– Seigneurs, dit Huon, vous direz à Charles au fier visage que nous irons en France à sa cour ; nous irons de notre plein gré ; nous baisérons le cordouan de son pied. Et nous remercions Charlemagne de s’être souvenu de deux orphelins.

– Enfants, dit la dame, vous allez partir pour la cour ; vous n’irez pas comme des vilains et des vagabonds : vous emmènerez vos dix meilleurs chevaliers, et trente sommiers chargés de mes richesses. Et maintenant, faites honneur à ces deux courtois messagers : pour leurs palefrois donnez-leur de grands destriers et pour leurs capes de riches manteaux et à chacun cent livres de deniers.

Les messagers s’en retournent fort joyeux. Jusqu’à Paris ils ne s’arrêtent pas. Ils descendent devant les degrés de marbre et montent dans la grande salle du palais. Le roi les voit.

– Soyez les bienvenus, dit-il, Engerran et Gautier. Eh bien ! avez-vous été à Bordeaux ? Que dit la duchesse ? Les fils de Seguin viendront-ils à ma cour ?

– Oui, sire, et très volontiers. Ils vous font saluer par nous et nous vous disons, par le Dieu du ciel, qu’on ne saurait

voir de jeunes bacheliers plus vaillants, plus courtois et plus magnifiques. Ils nous ont fait grand honneur : pour nos palefrois nous ramenons de grands destriers, pour nos capes nous rapportons de riches manteaux, et chacun de nous a dans sa bourse cent livres de deniers. Ils viendront vous offrir leur service et baiser le cordouan de votre pied.

– Dieu, dit Charles, je te remercie : celui qui fait honneur à mes chevaliers, s’il avait affaire à moi, me traiterai mieux encore. Amauri, félon, videz mon palais : votre lignage ne m’a jamais fait que du mal. Si je vous avais cru, j’aurais déshérité ces enfants ; mais par le Dieu du ciel, quand Huon viendra à ma cour, il sera gonfalonier de France, et Gérard sera mon chambellan. Je croîtrai leur fief de deux mille livres et ils auront le relief de ma table, comme leur père que j’aimais tant.

II

LE GUET-APENS

Amauri sort de la salle le cœur gonflé de colère. Il vient à son hôtel et cherche ce qu'il pourra imaginer. Écoutez ce que fit le traître ! Un soir, après le souper, il vient trouver Charlot, le jeune roi, il tombe à ses pieds. Charlot le relève et lui dit tout ému :

– Qu'avez-vous, ami ? Ouvrez-moi votre cœur.

– Ah ! dit Amauri, j'ai une grande douleur, et vous pouvez la partager, car le même danger nous menace.

– Comment, par le Dieu du ciel ? dit Charlot.

– Écoutez, dit Amauri. Ces deux garçons de Bordeaux vont venir à la cour ; avec l'aide de Naimés, ils vont s'emparer de l'esprit de l'empereur : nul ne pourra plus se faire écouter que par eux. Ils veulent diminuer votre héritage ; ils vous enlèveront un quart de la France ; déjà Seguin, leur père, m'a fait grand tort : il m'a pris un de mes meilleurs châteaux. Cher sire, aidez-moi à me venger et à prévenir leurs mauvais desseins. Je suis votre proche parent par votre mère : vous me devez secours et assistance.

– Que puis-je ? dit Charlot.

– Je vais vous le dire. Je prendrai les hommes de mon lignage ; vous, prenez soixante chevaliers bien armés. Nous irons nous embusquer dans un petit bois que je sais, voisin de Paris, tout près de la route qui vient de Bordeaux ; nous attendrons là ces insolents, nous leur chercherons querelle,

nous leur couperons la tête : on ne saura jamais qui les aura tués.

– Je veux bien, dit Charlot.

Alors les traîtres se préparent, ils endossent les hauberts, ils lacent les heaumes, ils ceignent les épées à leur flanc gauche, ils montent sur les destriers rapides, ils pendent à leur cou les solides écus, ils serrent dans leur poing les lances tranchantes. Dieu ! quel malheur que Charles au fier visage ne connaisse pas cette trahison !

Ils attendirent jusqu'à la nuit, n'osant pas se montrer de jour par crainte de l'empereur. La nuit, quand tout est tranquille, les traîtres, au nombre de cent pour le moins, sortent de la ville. Ils viennent jusqu'au petit bois et s'y tiennent cachés.

Cependant Huon prépare son voyage ; il fait venir de Gironville le prévôt Guirré, qui avait fidèlement servi son père pendant plus de trente ans et en qui il avait toute confiance. Il le charge de lui garder sa terre jusqu'à son retour, puis il apprête tout pour son départ. Il fait charger trente sommiers d'argent et d'or fin, de bonnes écuelles et de hanaps, de riches étoffes de soie et de laine. Il fait mener en laisse des dogues et des lévriers, il fait porter des autours, des éperviers et des faucons. Entre ses chevaliers les plus nobles, il en choisit dix qui lui donneront leurs conseils ; il emmène des écuyers pour le servir dans les haltes et des garçons pour s'occuper des chevaux.

Les deux frères descendent du palais ; leur mère les accompagne, elle les baise doucement.

– Enfants, leur dit-elle, vous allez à la cour ; sachez vous y comporter comme les vrais fils de votre père. Méfiez-vous des flatteurs et des traîtres ; recherchez la compagnie des prud'hommes ; visitez régulièrement la sainte Église ; aimez et respectez les clercs ; faites du bien aux pauvres ; soyez courtois et généreux : ainsi vous vous ferez aimer.

– Dame, dit Huon, nous n'oublierons pas vos paroles.

Ils prennent congé, et la duchesse les serre dans ses bras. Quand ils la quittent, elle se met à pleurer. Hélas! elle ne sait pas le danger qui menace les deux damoiseaux: elle ne devait plus revoir son fils aîné.

Les orphelins se mettent en route: que Dieu les conduise! Ils emmènent avec eux une belle escorte. En chemin, Huon dit à son frère:

– Gérard, nous devons être joyeux: nous allons à la cour, à Paris, servir le meilleur roi qui jamais ait régné sur la France. C'est un grand honneur pour nous. Chante, beau frère, pour réjouir nos cœurs.

– Non, frère, répond Gérard: cette nuit, comme je dormais, j'ai songé un songe qui m'a laissé le cœur plein de souci. Il me semblait que trois léopards nous attaquaient et m'arrachaient le cœur de la poitrine. Tu échappais, mais tu courais grand danger. Au nom de Dieu, retournons à Bordeaux auprès de notre mère.

– Ne plaise à Dieu, répond Huon, que je rentre dans ma ville de Bordeaux avant d'avoir vu le roi de Saint-Denis! Ne te trouble pas, Gérard, pour un songe. Chevauchons hardiment, et que Dieu nous conduise!

Ils se hâtent, les orphelins, ils chevauchent par les routes. Un jour, ils voient devant eux une grande troupe de moines: c'était le bon abbé de Cluny qui, avec quatre-vingts de ses religieux, s'en allait à Paris où l'avait mandé l'empereur.

– Frère, dit Huon, je vois devant nous des moines qui suivent le chemin de Paris: allons leur offrir notre compagnie, car notre mère nous a bien recommandé d'honorer les clercs et de rechercher l'amitié des prud'hommes.

Ils chevauchent si bien qu'ils rejoignent l'abbé. L'abbé s'arrête et salue le jeune homme.

– Sire damoiseau, de quelle terre êtes-vous? qui est votre père?

– Sire, dit Huon, nous sommes de Bordeaux; mon frère que voilà et moi, nous sommes les fils du vaillant duc Seguin. Il est mort il y a sept ans, et nous allons en France auprès du roi de Saint-Denis, qui nous a mandés pour relever notre fief. Notre cœur est rempli d’angoisse, car nous savons qu’à la cour il y a des traîtres qui nous en veulent.

– Enfants, dit l’abbé, je suis l’abbé de Cluny: votre père était mon cousin germain; vous êtes mes amis, et, moi présent, vous n’avez rien à craindre. Chevauchez avec moi et n’ayez aucune inquiétude. Quand le roi tient un conseil où il n’admet que deux hommes, je suis l’un. Ma parole ne vous fera pas défaut: malheur à qui vous ferait du tort! En attendant, voici les clefs de mes coffres: prenez-y à votre gré les peaux de martres, le vair et le gris et toutes les richesses de Saint-Pierre de Cluny.

– Sire, dit Huon, que Dieu vous récompense!

Les damoiseaux et les moines, chevauchant ensemble, ne sont plus loin de Paris; les voilà près du bois où les traîtres sont embusqués. Amauri les aperçoit le premier, il appelle Charlot.

– Beau sire, dit-il, voici venir les deux orphelins maudits qui veulent vous dépouiller. C’est à vous que le royaume appartient; vous devez les attaquer le premier.

– J’y cours, dit Charlot.

Il pousse son cheval, l’écu au cou, le heaume sur la tête, l’épée au flanc, et au poing la lance où flotte le gonfalon. Il s’avance sur la lande qui sépare le bois de la route.

– Laissons-le aller, dit Amauri à ses compagnons, et puisse-t-il lui arriver malheur! Si Charlot était tué dans cette affaire, la France n’aurait plus d’hoir et le pays serait à moi. Charles ne passerait pas l’année: j’y mettrais bon ordre.

Charlot s’avance à la rencontre des Bordelais. L’abbé le voit le premier.

– Beau neveu, dit-il à Huon, je vois venir de la lande un

chevalier, l'écu au cou, le heaume sur la tête, l'épée au flanc, la lance au poing, et dans ce petit bois d'où il est parti je vois reluire des heaumes. Beau neveu, pour l'amour de Dieu, si tu as fait tort à quelqu'un, si tu as un ennemi dans le pays, hâte-toi, offre-lui toutes les réparations qu'il voudra. Je te jure sur les saints du paradis que, pour un denier qu'il exigera, je te rendrai un marc d'or fin.

– Sire, dit Huon, je vous remercie, mais je n'ai fait tort à âme qui vive et je ne dois réparation à personne. Gérard, beau frère, va demander à ce chevalier ce qu'il veut.

Gérard broche le cheval, se dirige vers Charlot et lui parle courtoisement.

– Soyez le bienvenu, franc chevalier ! Êtes-vous chargé de garder le pays et la route ? S'il y a une redevance à payer, nous l'acquitterons volontiers.

– Qui êtes-vous ? dit Charlot avec arrogance.

– Je suis de Bordeaux, fils du vaillant duc Seguin ; mon frère, qui est l'aîné, est derrière moi. Nous allons à la cour, à Paris, servir le roi Charles. Si quelqu'un a une réclamation à nous faire, nous en ferons droit à la cour, au jugement des princes et des barons.

– Vous n'attendrez pas si longtemps, répond Charlot : j'ai grande joie de vous trouver ici. Votre père m'a enlevé trois châteaux ; jamais je n'ai pu trouver une occasion de me venger, mais c'est vous qui paierez pour lui, car vous ne pouvez m'échapper. Gardez-vous : je vais vous frapper.

Gérard l'entend ; il frémit, il s'adresse doucement à Charlot :

– Gentil chevalier, vous n'en ferez rien. Vous êtes armé, vous avez un bon haubert, et je n'ai que mon bリアud de soie ; vous avez épée et lance, et je n'ai pas d'arme. Épargnez-moi. Nous allons à la cour, où le roi nous a mandés, et si nous vous avons fait quelque tort, nous vous ferons droit au jugement des barons.

– Par Dieu! dit Charlot, je ne mangerai pas tant que tu seras en vie.

L'enfant Gérard veut tourner son cheval et revenir vers Huon, mais Charlot ne lui en laisse pas le temps. Il pousse son cheval et abaisse sa lance: il frappe Gérard, il perce sa fourrure d'hermine et son bリアud de soie et sa chemise de lin. Le fer traverse la poitrine et d'un grand pied ressort par le dos. Dieu ne permet pas qu'il le tue, mais il le renverse tout sanglant. L'enfant se pâme de la douleur qu'il ressent.

L'abbé de Cluny en le voyant tomber pousse un cri de douleur.

– Beau neveu, dit-il en pleurant, ton frère est mort!

– Sire, dit Huon, c'est grande douleur. Ah! douce mère qui l'avez si tendrement nourri, quel deuil pour vous! Sainte Marie, secourez-moi! M'aidez-vous, sire abbé, à défendre mon droit? car, par le Dieu du ciel, j'irai savoir quel est l'homme qui l'a tué. Je le tuerai ou il me tuera.

– Beau neveu, dit l'abbé, nous sommes des prêtres bénis et consacrés: nous ne pouvons être là où il y a mort d'homme.

– Hélas! dit Huon, voilà une pauvre parenté! Et vous, mes dix chevaliers que j'ai amenés de Bordeaux, m'aidez-vous?

Tous répondent:

– Oui, jusqu'à la mort.

– Que Dieu vous en sache gré! dit Huon.

L'abbé, pleurant à chaudes larmes, continue sa route avec ses moines. Ils ralentissent le pas pour apprendre plus tôt l'issue du combat.

Huon broche son bon cheval: il vient jusqu'à l'endroit de la lande où gisait son frère.

– Frère, dit-il, en reviendras-tu?

– Je ne sais, répond l'enfant; je me sens bien près de la mort. Pense à toi, car pour moi ce n'est plus la peine. Fuis, hâte-toi: je vois les heaumes luire dans ce bois.

– Frère, dit Huon, ne plaise à Dieu, si tu dois y rester, que j'échappe vivant ! Je veux savoir quel est l'homme qui t'a frappé : je le tuerai ou il me tuera.

Sans attendre ses hommes, il pousse son cheval et s'élançe après Charlot, qui remontait vers le bois. Quand Charlot s'aperçoit que Huon le poursuit, il s'arrête et se retourne.

– Qui es-tu, vassal ? lui crie le jeune homme. De quelle terre es-tu ?

– Je suis d'Allemagne, répond Charlot, fils du duc Thierri.

Huon crut qu'il disait vrai, car Charlot ne portait pas les armes de France.

– Vassal, dit Huon, que Dieu te maudisse ! Pourquoi as-tu tué mon frère Gérard ?

– Votre père m'a enlevé trois châteaux, répond Charlot, et je n'ai jamais pu me venger de lui. J'ai tué ton frère, et je vais en faire autant de toi.

– Cela dépend de Dieu, répond Huon.

– Je te défie à mort, dit Charlot. Garde-toi, je vais te frapper.

La lance baissée, l'écu au bras, il s'élançe contre Huon. Huon était en mauvais point, car il n'avait ni haubert ni écu, mais il avait son brand fourbi. Écoutez ce qu'il fit : il prit son bon manteau d'écarlate et il l'enroula autour de son bras, puis il tira l'épée de Seguin, son père. Charlot fond sur lui : sa lance passe sous le bras que protégeait le manteau, elle perce la fourrure d'hermine et le bリアud de soie et la chemise de lin, mais Dieu ne voulut pas qu'elle atteignît la chair : elle glissa entre les côtes et la fine toile. Emporté par son cheval, il passe devant Huon, et celui-ci le frappe sur le heaume d'un coup terrible. Ni l'acier du heaume, ni la blanche coiffe par-dessous, ni le haubert à triples mailles ne le peuvent garantir : Huon le pourfend jusque dans la poitrine. Il tombe mort, étendu sur le dos.

Quand, du bois où il restait caché, Amauri le vit tomber, il en fut très joyeux.

– Voilà un grand bonheur, dit-il à ses hommes. Charlot est mort : la France n'a plus d'hoir, le royaume sera à moi ; avant que l'année passe, l'empereur sera mort.

Huon prend le cheval de Charlot, il s'approche de Gérard et le soulève par les flancs.

– Frère, dit Huon, pourras-tu te soutenir à cheval ?

– Je ne sais, frère : bande-moi ma plaie, et j'essaierai.

Huon descend : il coupe un pan de sa chemise ; aidé de ses chevaliers, il lui bande soigneusement sa plaie, puis ils prennent Gérard par les flancs et le placent sur le cheval. Il pouvait à peine se tenir ; il se pâma encore de douleur. Quand il revint à lui, il dit à Huon :

– Frère, retournons à Bordeaux auprès de notre mère : j'ai trop grand-peur ici. Nous venons de tuer un homme, et je vois le bois rempli de heaumes reluisants. Je m'étonne que ces chevaliers ne soient pas sortis du bois pour venger leur compagnon. Il semble qu'on l'ait trahi comme nous. Retournons, frère, retournons auprès de notre mère.

– Je ne rentrerai pas à Bordeaux, répond Huon, avant d'avoir vu le roi de Saint-Denis. Je veux lui reprocher sa trahison, et qu'il a voulu faire tuer des gens qui avaient son sauf-conduit.

Ils brochent les bons destriers et reprennent le chemin de Paris.

– Eh bien ! sire, disent les compagnons d'Amauri, allons-nous laisser ainsi partir ces gens qui ont tué Charlot devant nous ?

– Laissons-les aller, dit Amauri ; nous les retrouverons à la cour, à Paris, où je veux montrer au roi le corps de son fils. Dites tous comme moi, et je vous ferai riches pour le reste de vos jours.

Ils viennent à l'endroit où Charlot gisait : ils le prennent et le couchent sur un grand écu, puis, à quelque distance, ils

se mettent en route après Huon. Que Dieu protège Huon et Gérard ! car ils vont être en grand danger.

Les orphelins chevauchent tant qu'ils rejoignent l'abbé de Cluny.

L'abbé les voit venir ; il s'arrête.

– Eh bien ! dit-il, beau neveu, qu'avez-vous fait ?

– Sire, dit Huon, nous avons tué un homme.

– Beau neveu, dit l'abbé, c'est grand dommage ; mais puisque la chose est faite, je ne vous ferai pas défaut. Comptez sur mon appui auprès du roi.

Les damoiseaux hâtent le pas ; bientôt ils entrent dans Paris, la merveilleuse cité ; ils ne s'arrêtent pas jusqu'au palais : ils descendent aux degrés de marbre, ils montent dans la grande salle. L'enfant Gérard a grande peine à monter les degrés, Huon le soutient d'un côté et le bon abbé de l'autre. Tous trois s'avancent jusque devant le roi de Saint-Denis. Huon parla, qui était bien appris. Écoutez comment il salua Charles :

– Que le Dieu qui fut crucifié pour nous sauve et protège le duc Naimés au poil fleuri et tous les barons que je vois ici, et qu'il confonde Charles de Saint-Denis comme traître et mauvais roi, qui nous a mandés par ses lettres scellées, qui nous a envoyé son sauf-conduit, et qui a voulu nous faire tuer quand nous venions lui rendre hommage !

– Vassal, dit Charles, prends garde à tes paroles. Depuis que je suis né, je n'ai pas fait de trahison. Prends garde à tes paroles, car, par le Dieu de paradis, par le baron saint Denis, et par la barbe blanche qui pend sur ma poitrine, si tu ne peux prouver ton dire, tu mourras de male mort.

– Sire, dit Huon, regardez. Je suis Huon, fils du duc Seguin de Bordeaux, et voici mon frère Gérard.

Il prend son frère, que l'abbé soutient dans ses bras, il lui ôte son manteau de sable, il lui ouvre son bリアud de soie, il

débande la plaie, il l'ouvre, et le sang jaillit. L'enfant se pâme, Charlemagne est rempli de douleur.

– Hélas ! dit-il, il va mourir. Sainte Marie ! que va-t-on penser de moi ? On dira par le monde que dans ma vieillesse et près de la mort j'ai ourdi cette trahison ; mais Dieu sait que j'en suis innocent, et malheur à celui qui l'a faite !

Il appelle un mire savant.

– Sondez, lui dit-il, la plaie de cet enfant et voyez s'il pourra en revenir.

Le mire se penche, il regarde, il sonde et dit au roi :

– Rassurez-vous ; avant un mois je vous le rendrai guéri.

Charles l'entend avec grande joie. Il fait préparer une chambre où on couche Gérard dans un bon lit.

– Huon, dit Charles, raconte-moi comment tout s'est passé.

Huon lui dit tout et termine ainsi :

– Que vous dirai-je, sire ? c'est à mon corps défendant que j'ai tué celui qui avait attaqué mon frère : j'en prends à témoin l'abbé et tous les moines qui l'accompagnent. Je suis venu à votre cour pour y trouver justice ; je suis un de vos pairs, et je me remets au jugement des pairs de France.

– Huon, dit Charles, assieds-toi sur un de ces bancs et bois mon vin blanc dans la coupe d'or. Par saint Vincent, quel que soit celui qui t'a tendu cette embûche, si je peux le tenir, je le ferai mourir vilainement, brûler ou pendre ou écarteler. Et quand tu aurais tué mon fils Charlot, que j'aime tant, tu n'aurais rien à craindre... Mais il devrait être ici. Engerran et Gautier, allez me chercher mon fils.

Ils partent et vont le cherchant par toute la ville.

III

LE COMBAT JUDICIAIRE

À ce moment, Amauri approchait du palais. Devant lui, couché sur un écu, quatre écuyers portaient le corps de Charlot. Partout sur leur passage s'élevaient des pleurs et des lamentations. Les chevaliers, les sergents, les bourgeois, les dames tordent leurs mains, arrachent leurs cheveux, poussent des cris de douleur. Charles entend ce bruit confus.

— Naines, dit-il, allez voir ce qu'il y a ; il me semble que j'entends nommer mon fils.

Naines se hâte, il descend les degrés de marbre. Au bas du perron, il voit Charlot sanglant, pourfendu jusqu'à la poitrine, étendu sur un écu. Avec Amauri il remonte les degrés ; ils entrent dans la salle. Amauri tient l'écu d'un côté, le duc Naines, muet et tremblant, le soutient de l'autre.

— Noble empereur, s'écrie Amauri, voici votre fils, voici Charlot que vous aimiez tant !

L'empereur descend de son siège, s'approche du corps de son fils ; il se pâme au milieu des pleurs et des cris de toute l'assemblée. Le duc Naines le relève.

— Sire, dit-il, comportez-vous comme un homme et ne menez pas si grand deuil, mais demandez à Amauri qui a tué l'enfant.

— Qui ? dit Amauri. C'est ce damoiseau qui est là assis sur un banc et qui boit votre vin blanc dans une coupe d'or !

Charles l'entend. La fureur s'empare de lui. Il roule les

yeux, il grince des dents, il saisit un couteau qui était sur une table, et il allait en frapper Huon quand le duc Naimés le lui arrache des mains.

– Sire, fait-il, perdez-vous le sens ? Quand Huon est venu ici, vous l’avez vous-même garanti contre tous. Si vous le frappiez, ce serait meurtre et trahison.

– Ah ! Naimés, dit Charles, quand je vois mon enfant mort, j’ai trop grande douleur au cœur !

Quand Huon comprit que c’était le fils de l’empereur qu’il avait tué, ne vous émerveillez pas s’il sentit un grand trouble dans son âme. Pourtant il fit belle contenance : il se leva, il s’éloigna de Charlemagne et lui adressa sagement la parole :

– Sire empereur, je ne le nie pas, j’ai tué celui que je vois là gisant, mais je l’ai tué à mon corps défendant et je ne savais pas qu’il fut votre fils. Si je l’avais su, croyez-vous que j’eusse été assez fou pour venir me réfugier dans votre cour même ? Ne me menacez pas d’un couteau, et surtout n’allez pas me déclarer la guerre. Pourquoi iriez-vous brûler mes châteaux, ravager ma terre et accabler de maux les pauvres gens qui n’en peuvent mais ? Me voici en votre présence, et je ne m’enfuirai pas, quoi qu’il m’en doive arriver ; je me remets au jugement des barons de France.

– Il parle bien ! disent les Français. Voyons ce que va répondre Amauri.

– Naimés, dit l’empereur, conseillez-moi ; que dois-je faire ?

– Sire, dit Naimés, qu’Amauri nous explique pourquoi votre fils était allé, le haubert vêtu, se cacher dans ce bois. Que cherchait-il ?

– Je vais vous le dire, répond Amauri, et si je mens d’un mot, que Dieu me confonde ! Hier soir, Charlot, votre fils, vint me trouver et me demanda d’aller à la chasse avec lui ; j’y consentis : hélas ! j’en ai grand regret. Vous savez que Thierry d’Ardenne, qui nous fait la guerre, vient souvent

faire des courses jusque près de la ville. Pour plus de sûreté, nous sortîmes armés. Ce matin, nous étions dans le bois que vous savez, nous avons lancé nos autours ; l'un d'eux s'égara dans la lande, et quand Charlot vint pour le reprendre, il trouva les deux fils de Seguin qui s'en étaient emparés. Il le réclama courtoisement, mais ils refusèrent de le rendre. Dans la querelle, votre fils frappa Gérard, Huon tira l'épée et le pourfendit jusqu'à la poitrine, puis il s'enfuit avec son frère, si vite que je ne pus les atteindre. Il savait que c'était votre fils qu'il frappait ainsi, et s'il ose me démentir, voici mon gage.

– Sainte Marie ! s'écria l'abbé de Cluny, a-t-on jamais entendu pareil mensonge ? Je suis prêt à jurer sur les saints, avec mes quatre-vingts moines, que tout ce qu'il vous a dit est pure fable.

– Eh bien ! dit Charles, que répondez-vous, comte Amauri ?

– Sire, monseigneur l'abbé dira tout ce qu'il lui plaira : je ne voudrais pas le démentir en votre présence ; mais quant à Huon, je lui ferai avouer par la gorge que je n'ai dit que la vérité.

L'abbé l'entend.

– Huon, s'écrie-t-il, qu'attends-tu ? Offre ton gage : le droit est à toi, et si Dieu et saint Pierre permettent que tu sois vaincu, qu'un autre soit abbé de Cluny : je jetterai ma crosse au vent.

– Sire, dit Huon, voici mon gage. Je ferai avouer à ce félon qu'il n'a dit que des mensonges, que votre fils nous a attaqués le premier et que je ne savais pas qui il était.

– Bien, dit Charles ; mais il me faut des otages.

– Je ne puis vous donner que mon frère Gérard, dit Huon ; je n'ai ici ni parents ni amis auxquels j'ose adresser une pareille demande.

– Et moi, dit l'abbé de Cluny, je m'offre comme otage avec mes quatre-vingts moines, et si tu es vaincu, si Dieu permet

un tel tort, honni soit Charles s'il ne me fait pendre avant le soir et mes quatre-vingts moines avec moi!

– Et vous, Amauri, dit Charles, quels seront vos otages?

– Rainfroi et Henri, sire, mon oncle et mon cousin.

– Je les accepte, dit Charles, à telles conditions que, si vous êtes vaincu, ils seront écartelés.

– Eh! sire, dit Rainfroi, qui accepterait de pareilles conditions?

– Lesquelles voulez-vous donc? dit Charles.

– Eh bien! dit Rainfroi, prenez nos terres.

– Soit, dit l'empereur; mais sachez que si Amauri est vaincu, je ne vous laisserai pas un pied de terre, et vous irez tous deux en exil.

Huon et Amauri donnèrent leurs gages, et les otages furent livrés à l'empereur. Il leur fit mettre aux jambes de bons anneaux de fer et les fit surveiller de près.

– Ne perdons pas de temps, dit-il, pour le combat, car avant que mon fils soit mis en terre, le vaincu sera pendu et traîné à la queue d'un cheval. Naimés, je vous confie la garde du champ: menez-y les deux combattants; prenez avec vous cent chevaliers bien armés et veillez à ce qu'il n'y ait pas de trahison.

Le duc prend ses armes et monte à cheval avec cent chevaliers fervêtu.

Et le roi Charles fait crier son ban que s'il y a quelqu'un qui ose faire un geste ou dire un mot qui puisse nuire ou servir à l'un des combattants, il lui fera couper tous les membres.

Les deux champions s'en vont à l'église pour entendre la messe; tous les barons de France les accompagnent. Écoutez ce que fit Huon: il fit emplir un boisseau de parisis, et ses écuyers les jetèrent aux pauvres.

– Que Dieu te protège! crie le peuple, et qu'Il te fasse revenir vainqueur!

Quand la messe fut chantée, Huon se coucha d'un côté de l'autel, Amauri s'étendit de l'autre ; on les mit tous les deux en croix et on les entoura de grands cierges. Ceux d'Amauri ne purent se tenir, ils tombèrent, tandis que ceux de Huon restèrent droits.

– Celui-ci peut avoir confiance ! s'écrie le peuple : il sortira vainqueur du combat !

Huon adresse à Dieu une fervente prière.

– Seigneur, dit-il, aussi vrai que je crois en Toi, et que le traître Amauri m'accuse à tort, fais que je ne sois pas vaincu et que je puisse le punir !

Tous deux se relèvent et mettent leur offrande sur l'autel. On leur apporte le vin dans des coupes et de larges tranches de pain : on place les coupes sur l'autel ; Huon mange d'un côté et Amauri de l'autre. Ils sortent de l'église. Huon s'incline profondément devant l'autel, mais Amauri ne daigne saluer autel ni crucifix.

On les ramène dans la grande salle ; chacun d'eux est entouré de ses amis.

– Barons, dit Charles, allez vous armer, car justice sera faite du vaincu avant que mon fils soit enterré. Que le Dieu de gloire fasse triompher le droit et honnise le parjure !

– Ainsi soit-il ! s'écrient tous les Français.

On leur apporte leurs armes. Huon chausse de blanches jambières ; il revêt son haubert, il ceint son épée fourbie. Amauri s'adoube de son côté.

Quand ils furent armés tous deux, on apporta les reliques : l'un d'eux va être parjure.

– Qui doit jurer le premier ? disent les barons.

– Celui qui accuse, répond Naimés.

– Je vais jurer, dit Amauri.

On met les reliques sur un riche tapis. Amauri s'agenouille, et voici ce qu'il dit à voix haute :

– Écoutez-moi, francs chevaliers : je suis celui qui jure sur

les saints ici présents, et sur tous les autres qui sont en paradis, que Huon de Bordeaux a tué en trahison Charlot, le fils de l'empereur, et qu'il savait qui il était. Je le jure ainsi, et, avant le soir, je le lui ferai avouer par la gorge.

Il voulut baiser les reliques, mais il chancela, manqua de tomber et ne put les atteindre.

– Il est parjure ! murmurent les assistants.

Huon s'avance ; il saisit le traître par le poing droit.

– Je te relève comme parjure ! s'écrie-t-il ; puis il s'agenouille devant les reliques et parle ainsi à voix haute :

« Écoutez-moi, seigneurs : je suis celui qui jure sur les saints qui sont ici que tout ce que ce traître a dit est mensonge. Je ne dis pas que je n'ai pas tué Charlot, mais je l'ai tué à mon corps défendant, et quand je suis entré à la cour, à Paris, je ne savais pas qu'il était le fils de l'empereur, ni quel homme j'avais tué.

– Certes, dit l'abbé, c'est un serment véridique.

Huon se relève, il prend les reliques et les baise, et sur le tapis il met quatre marcs d'or fin, que les clercs recueillent aussitôt.

– Hâtez-vous, dit Charlemagne, et que Dieu fasse un miracle pour punir celui de vous qui s'est parjuré !

On amène le cheval de Huon ; il y monte, et, malgré lui, l'abbé de Cluny lui tient l'étrier. Ils s'embrassent en se séparant. Ah ! comme l'abbé pleurait !

– Sire abbé, dit Huon, priez Dieu pour moi.

– Ami, dit l'abbé, tu peux y compter. Que le Dieu de justice te protège, aussi vrai que je sais qu'on t'accuse à tort !

Il rentre dans l'église, il s'étend en croix devant l'autel et prie Dieu pour Huon.

Les deux combattants arrivent au champ, sous les remparts du palais.

L'empereur et les princes sont assis aux créneaux. Ah ! comme Charles prie pour Amauri, et quels vœux il fait contre le noble Huon !

Les barons arrivent au pré fleuri.

– Entrez, seigneurs, leur dit Naimes. On vous a également partagé le soleil. Voyez l'empereur et les barons qui vous regardent.

Comme ils allaient entrer, l'empereur se mit à crier :

– Naimes, ramenez-les ; j'ai encore un mot à dire.

Ils viennent tous deux devant le roi.

– Je veux vous mettre hors de la loi commune, dit Charles : faites bien attention l'un et l'autre. Si l'un de vous tue son adversaire et qu'il ne lui fasse pas avouer qu'il a menti, il aura perdu à tout jamais sa terre.

– Sire, dit Naimes, par tous les saints, vous avez grand tort, et vous faites ce qu'on n'a jamais fait. Il arrive souvent qu'un champion soit tué sans qu'il ait pu dire un seul mot.

– Peu m'importe ! dit l'empereur : il n'en sera que ce que j'ai dit. Et maintenant hâtez-vous ; il me tarde que tout soit fini.

Les deux combattants achèvent leur armement : ils pendent à leur cou les écus d'azur, ils lacent les heaumes brillants, ils saisissent les lances où flotte un gonfalon.

Amauri entra dans le champ le premier, il fit galoper son cheval et revint à sa place. Il était grand et bien fait, et chevalier courageux et hardi. S'il n'avait pas été traître et perfide, il aurait été un terrible adversaire ; mais il ne croyait pas plus en Dieu qu'un sarrasin.

Huon entra ensuite, avec modestie, mais sans crainte, en invoquant le Dieu du ciel. Il était beau de corps et de visage. Tous le regardèrent d'un bon œil.

Voilà les deux barons en présence : d'un côté est Amauri, plus grand d'un pied que Huon et dans toute la force de l'âge ; de l'autre côté se tient Huon, tout jeune encore, vingt ans à peine, mais hardi et confiant en son droit.

– Allez, seigneurs, dit Naimes ; et que Dieu confonde le parjure !

– Ainsi soit-il ! disent tous les barons.

Les deux champions s'éloignent l'un de l'autre, puis ils s'élancent de toute la force de leurs chevaux, ils se heurtent des lances sur les écus ; les écus sont percés, mais les hauberts résistent, et les tronçons des lances volent par le pré. Le choc de l'écu contre l'écu, du poitrail d'un cheval contre l'autre, et des hauberts et des heaumes est si violent que le sang leur jaillit par les narines ; des éclairs passent devant leurs yeux, les arçons des selles sont broyés, les sangles se rompent, et par-dessus les croupes des chevaux tous deux tombent à terre si rudement que la pointe des heaumes s'enfoncent dans le sol, et que leurs talons sont lancés vers le ciel.

Mais ils se relèvent bien vite tous deux. Huon s'avance vers Amauri, tenant le brand acéré dont il avait tué Charlot ; il le lève sur le heaume d'Amauri : le traître pare avec son écu ; Huon le coupe en deux moitiés, mais le coup affaibli ne peut briser le heaume d'acier. Amauri, à son tour, lève son épée sur Huon, qui lui oppose son écu : Amauri en fait voler au loin un quartier, il entame le heaume ; Huon n'est pas blessé, mais il est un moment étourdi. Il revient à lui et frappe à son tour : il atteint Amauri à l'épaule, il tranche le haubert, il coupe le gamboison, il entre dans la chair de plus d'une paume.

— Traître ! larron ! lui dit-il, tu es touché, je vois couler ton sang : tu ne m'échapperas pas.

Mais Amauri, embrassant l'écu, assène sur le heaume de son ennemi un coup terrible : il l'aurait pourfendu si l'épée n'avait glissé ; elle coupe un des pans du haubert, elle enlève à Huon un morceau de la hanche et de la jambe, tranche l'éperon par-derrière et s'enfoncent d'un grand pied en terre. Huon chancelle, il tombe sur ses genoux, il perd presque connaissance.

Un écuyer s'élance dans la chapelle où l'abbé était prosterné devant l'autel.

– Sire abbé, dit-il, vous pouvez bien prier pour Huon : il est près de sa fin.

L'abbé de Cluny se relève, il s'écrie à voix haute :

– Dieu qui n'as jamais menti, si j'ai fait dans ma vie chose qui Te plaise, s'il est vrai, Seigneur, que depuis le jour où je suis entré en religion, il y a soixante ans aujourd'hui, je n'ai manqué à aucun de mes vœux, tout le bien que j'ai fait depuis ma naissance, et tous mes jeûnes et tous mes cilices, Père, j'en demande aujourd'hui la récompense. J'abandonne, s'il le faut, ma part de paradis, et que tout serve au salut de cet enfant !

Huon l'entend ; il se sent réconforté, il se redresse et marche sur Amauri ; il lève son épée et fait semblant de vouloir frapper Amauri sur le heaume : Amauri voit le coup venir, il lui oppose son écu ; mais Huon connaissait toutes les finesses de ce jeu : il retire son coup, il frappe Amauri sous l'écu sur l'épaule gauche, et il fait voler dans l'herbe et l'écu et le bras qui le tenait.

– Traître ! dit-il, tu ne trahiras plus personne.

– Ah ! Huon, dit Amauri, aie pitié de moi ! J'ai bien mérité la mort. C'est moi qui ai mené Charlot dans le bois ; c'est moi qui l'ai poussé à sa mort, et sans ce qui m'arrive aujourd'hui j'aurais fait périr Charlemagne avant un an.

Ah ! Dieu ! pourquoi Charles n'a-t-il pas entendu ces paroles, ou Naimès, ou les autres barons ? Ils étaient trop loin ; Huon fut seul à les entendre.

Amauri continue :

– Huon, prends pitié de moi ; rends-moi vivant au roi Charles : mes parents, mes amis et tous les barons de France intercéderont pour moi ; l'empereur me pardonnera ; il me fera portier de son palais, car je ne puis plus songer à tenir un fief. Viens, prends mon épée : je te la rends.

Huon s'approche, il tend la main ; mais soudain le traître le frappe sur le bras : il rompt les mailles du haubert ; peu

s'en fallut qu'il ne lui coupât le bras. Mais Dieu protégea le damoiseau. Huon, transporté de colère, se met à crier :

– Traître, tu seras mauvais jusqu'à la fin, mais par le Seigneur Dieu tes trahisons sont finies !

Il lève son épée, frappe Amauri entre le heaume et les épaules et fait voler la tête dans le pré.

Il s'élançe, prend la tête, vient à son cheval et saute dans les arçons.

Il court jusqu'à Naines.

– Sire duc, dit-il, allons trouver l'empereur.

IV

LA SENTENCE

L'empereur, en voyant l'issue du combat, avait quitté les créneaux, était rentré dans la grande salle, et, morne et pensif, s'était rassis sur son fauteuil d'or. Huon et le duc Naimés, ayant fait le tour du palais, vinrent se présenter devant lui.

– Sire, dit Huon, voici la tête du traître Amauri : j'ai gagné la bataille ; j'ai prouvé mon innocence.

– Vassal, dit Charles, tout n'est pas dit. Naimés, le vaincu a-t-il avoué son parjure ?

– Je ne l'ai pas entendu, répond Naimés. Huon s'est trop hâté : Amauri n'a pas eu le temps d'avouer.

– Eh bien ! dit Charles, Dieu a permis que le droit fût vaincu. Je connais Amauri : s'il avait fait la trahison, il l'aurait avouée. Tu es banni à tout jamais de la douce France, et si je te trouve dans ta ville de Bordeaux, je te ferai mourir de male mort.

– Sire, dit Huon, que dites-vous là ? Ne me suis-je pas acquitté envers vous en combat loyal ? Seigneurs barons, parlez au roi ; je suis un des pairs de France : vous devez me soutenir comme votre compagnon.

Les onze pairs se lèvent ; ils s'agenouillent devant le roi, et tous le prient pour Huon.

– Barons, dit Charles, par saint Denis, vous pourriez rester là jusqu'au jour du jugement, je ne changerais pas ma parole. Retirez-vous.

Les barons l'entendent, ils sont interdits ; ils se relèvent et vont s'asseoir sur les bancs. Mais le duc Naimès se met à s'écrier :

– Eh ! empereur, vous perdez votre part de paradis ! Il est écrit dans l'ancienne loi comme dans la nouvelle que Dieu punit celui qui dépouille injustement un homme de son héritage.

– Naimès, dit Charles, veuillez m'écouter. Quand ils allèrent ensemble au champ, je leur dis, et vous l'avez tous entendu, que si celui qui serait vaincu n'avouait pas son parjure, le vainqueur perdrait sa terre. Si Amauri avait fait cette trahison, il l'aurait avouée avant sa mort. Tous les barons de France auraient beau me prier, je ne laisserai pas à Huon un pied de sa terre.

– Ah ! sire, dit Huon, je vous en supplie encore, ayez pitié de moi !

– Tais-toi, fou, dit l'empereur. Vide ma cour, fuis : je te hais tant que je ne puis te voir.

– Empereur, dit Naimès, écoutez encore une parole. Réfléchissez à ce que vous faites. Quand les nouvelles iront par le pays que vous dépouillez ainsi ce damoiseau, que diront tous vos barons ? Tous diront que la vieillesse vous a fait perdre le sens. Personne ne tiendra plus compte de vos jugements. Je vous en supplie encore, rentrez en vous-même et faites justice à ce jeune homme.

– Naimès, dit Charles, vous parlez en vain. Bientôt va venir l'hiver, et le grand jour de Noël, et ce jour-là le duc de Bordeaux doit, de par son fief, me servir à mon dîner. Comment pourrais-je voir devant moi le meurtrier de mon fils ?

– Sire, dit Huon, vous ne me verrez jamais si vous voulez. Bordeaux est loin de Paris : rendez-moi ma terre, et je renonce à mon fief de cour. Donnez-le à mon frère Gérard.

– Toutes tes paroles sont inutiles, dit le roi : jamais tant que je vivrai tu ne tiendras un pied de ta terre.

– Sire, dit Naines, est-ce votre dernier mot ?

– Oui, dit Charles, sur mon salut.

– J'en ai grand deuil, dit Naines. Seigneurs pairs de France, levez-vous tous et laissons là ce roi qui est retombé en enfance. Aucun loyal baron ne peut plus rester à sa cour. Puisqu'il déshérite ainsi un de nos pairs et qu'il ne veut pas en faire un juste jugement, il peut en faire autant demain à chacun de nous.

Les pairs se lèvent, ils sortent de la grande salle, le duc Naines marchant le premier. Le roi Charles se trouve seul ; il n'a avec lui que de jeunes bacheliers.

Charles voit s'éloigner les pairs ; ses yeux s'emplissent de larmes ; il s'écrie :

– Hélas ! que je suis malheureux ! Mon fils est mort, et mes barons m'abandonnent ! Il me faut faire leur volonté.

Il descend de son siège, il les rappelle.

– Barons, dit-il, revenez : je ferai ce qui vous plaît. Je le vois bien, quand je l'aurais juré cent fois, vous me forceriez à me parjurer.

Les barons l'entendent ; ils rentrent dans la salle et s'asseyent sur les bancs. Le roi reprend sa place et caresse sa barbe blanche.

Huon vient humblement s'agenouiller devant lui.

– Huon, dit Charles après s'être longtemps tu, écoute-moi bien. Tu veux t'accorder avec moi ?

– Oui, dit Huon. Il n'y a peines ni fatigues que je n'endure volontiers pour cela. Pour m'accorder avec vous j'irais en enfer si je pouvais.

– Certes, dit Charles, c'est dans un lieu pire que l'enfer que je t'enverrai, car l'endroit où il te faut aller, si tu veux t'accorder avec moi, j'y ai déjà envoyé quinze messagers et je n'en ai pas vu revenir un seul. C'est à Babylone, la merveilleuse cité, de l'autre côté de la mer Rouge. Quand tu y seras arrivé, tu attendras que l'amiral Gaudise soit assis à

son dîner ; alors tu entreras dans la salle, le haubert vêtu, le heaume lacé, l'épée nue à la main, et celui que tu verras assis à la droite de l'amiral, sans dire un mot, tu lui couperas la tête. Ce n'est pas tout : l'amiral Gaudise a une fille, la belle Esclarmonde ; devant tous, tu lui donneras trois baisers. Ensuite tu feras mon message à l'amiral, de sorte qu'il l'entende ainsi que tous ses barons. Tu lui diras de ma part qu'il m'envoie mille éperviers ayant passé la mue, mille levriers, mille ours enchaînés, mille jeunes bacheliers de noble famille et mille jeunes filles de grande beauté, et les blanches moustaches de sa barbe, et de sa bouche quatre dents mâchelières.

– Vous voulez le tuer ! s'écrient les Français.

– Par Dieu ! dit Charles, vous dites vrai.

– Sire, dit Huon, y a-t-il autre chose ? Je ferai à mon pouvoir tout ce que vous m'ordonnerez.

– C'est tout, dit Charles ; mais écoute encore. Si tu peux revenir, n'entre pas dans ta ville de Bordeaux, ni à Gironville qui se dresse sur le rocher, ni dans aucun lieu de ta terre, avant de m'avoir parlé. Prends-y bien garde : si je t'y trouvais, je t'y ferais pendre.

– C'est bien, sire, dit l'enfant, mais faites-moi une faveur : permettez que ces dix chevaliers que j'ai amenés m'accompagnent jusqu'au Saint-Sépulcre.

– Jusqu'à la mer Rouge même, dit Charles, s'ils t'aiment assez pour te suivre. Mais qu'ils n'aillent pas plus loin.

– Grand merci, sire, dit l'enfant.

Huon fait tout préparer pour son voyage et richement équiper ses compagnons. Mais il n'eut pas la permission d'aller dire adieu à sa mère à Bordeaux : il ne devait plus la revoir. Gérard, son frère, reçut du roi en garde toute la terre de Huon pour la gouverner jusqu'au moment où son frère reviendrait, s'il devait jamais revenir.

Il y avait là un chevalier, appelé Guichard, qui était de

Chartres et cousin de Huon. Il s'approcha de lui et lui prit la main.

– Cousin, dit-il, je veux aller avec vous.

– Que Dieu vous en récompense ! dit Huon.

Tout était prêt. Huon demanda congé. Il emmena avec lui les onze barons. Ils emportaient de l'or et de l'argent en grande foison, dont le duc Naimés leur avait fait présent. Ils prirent le chemin de Rome. Gérard, guéri de sa blessure, le vieux Naimés et l'abbé de Cluny les accompagnèrent ; pendant deux jours ils marchèrent ensemble et le troisième jour ils se séparèrent. Ah ! quel deuil menait le duc Naimés, et comme le bon abbé pleurait ! Huon soupire ; il les embrasse tous tendrement et part pour sa grande aventure.